

Article

« Chateaubriand et ses précurseurs français d'Amérique »

Auguste Viatte

Études françaises, vol. 4, n° 3, 1968, p. 253-261.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036327ar>

DOI: 10.7202/036327ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

CHATEAUBRIAND ET SES PRÉCURSEURS FRANÇAIS D'AMÉRIQUE

Rien ne naît de rien. Les grands hommes d'État ni les grands écrivains ne sont des analphabètes. Baignés dans leur époque, ils savent discerner, parmi ses tendances, celles qui préparent l'avenir; ils s'en emparent et leur impriment leur marque. Ainsi Victor Hugo, qui n'a jamais engagé une bataille, mais est intervenu dans la mêlée au bon moment pour gagner la victoire. Ainsi Chateaubriand: avant le *Génie du christianisme*, il y a Rousseau, l'aspiration générale à se libérer d'un rationalisme sclérosé, et l'ouvrage paraît opportunément lorsque se négocie le Concordat; avant *Atala*, il y a les voyageurs, les missionnaires, toute la littérature de la Nouvelle-France, et l'ouvrage paraît à la date où la paix d'Amiens rend momentanément à la France la Louisiane. En cette année du bicentenaire de la naissance de Chateaubriand, nous voudrions rassembler ici quelques-uns des textes qui l'ont devancé.

L'étude de ses sources n'est plus à faire. Tout a été dit, de façon magistrale, dès 1918, par Gilbert Chinard¹. Lui-même ne les dissimule pas: il cite les *Relations*, des Jésuites, et Lafitau, et copieusement Charlevoix, et le P. du Tertre. En vérifiant l'itinéraire de Chaictas avec, sous les yeux, les descriptions de Charlevoix et du voyageur anglais Bartram, on est frappé de son exactitude minutieuse jusque dans les détails; elle contraste avec l'imprécision des morceaux où se reflètent ses propres souvenirs: situant l'action sur un parcours qu'il n'a pas suivi — de la Floride aux sources de l'Ohio — mais qui correspond à celui de Bartram, il se documente dans les livres et plaque sur leurs données ses impressions, éprouvées ail-

1. Dans son livre, *L'Exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand*, Paris, Hachette, 1918, x 305 p.

leurs; ainsi s'élabore la transmutation qui d'une matière brute engendre une œuvre d'art. Et cette constatation devrait trancher bien des querelles. Nous pouvons, à bon droit, le traiter de hâbleur dans le récit de ses prouesses touristiques, remarquer que ce récit, assez précis jusqu'au Niagara, se brouille ensuite, et que les distances et le temps dont il disposait rendent fort improbable le circuit ultérieur dont il se vante (encore certains épisodes, dont les historiens doutaient, comme sa visite à Washington, ont-ils été rendus moins invraisemblables par des trouvailles récentes²). Peu importe en réalité, s'il s'agit non plus des *Mémoires*, envisagés sous le seul point de vue de leur véracité, mais des *Natchez* ou d'*Atala*. N'oublions pas que ce sont là des romans historiques, ou plutôt des sortes de poèmes, dont l'action se situe au siècle de Louis XIV: Chactas s'identifie à l'un des Sauvages envoyés à Versailles par Denonville en 1687, et ses amours sont bien antérieures; René périt en 1716 dans le massacre des Français par les Natchez; « j'ai peint ce qui fut beaucoup plus que ce qui est »³, dit l'auteur lui-même. S'il avait dépeint ce qu'il a vu de ses yeux, c'est alors qu'il aurait manqué d'exactitude. Il a fait ce que devait faire tout écrivain consciencieux: lire beaucoup, tracer son canevas d'après ses lectures, puis se rendre sur place, et colorier ce canevas en s'imprégnant de ce qu'il pouvait encore subsister de l'atmosphère évoquée. J'ai rêvé d'expliquer de la même manière *Atala*, en promenant un groupe d'élèves sur les pas des héros, du vieux fort espagnol de Saint-Augustin, en Floride, jusque dans les Alleghanys: et si d'aventure un orage nous y surprenait sous bois, nous verrions peut-être que sa couleur correspond encore à des réalités.

De tant de lectures, qu'a-t-il retenu? Ce qui va dans le sens de sa double inspiration, successive et contradictoire: l'épopée de l'homme de la nature, le génie du

2. Voir la note des *Mémoires d'outre-tombe*, 2^e éd., Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1958, t. I, p. 1214-1215.

3. *Voyage en Amérique*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Furne, C. Gosselin, 1837-1839, t. VII, p. 313.

christianisme. La première prolonge la lignée de tous ces découvreurs, étudiés par Chinard, qu'ébahissent les Sauvages, et qui souhaiteraient retrouver chez eux l'âge d'or. Mais, sauf de rares non-conformistes tels que Lahontan, la plupart sont des religieux qui mettent en lumière le zèle apostolique, la bienfaisance et les tribulations de leurs martyrs : son apologie leur devra ses chapitres sur les missions, et le P. Jogues a fourni plus d'un trait caractéristique au P. Aubry. Lorsque Lafitau se hasarde à comparer les croyances des Peaux-Rouges et la mythologie des Anciens, dans l'espoir d'y retrouver les preuves d'une révélation primitive, Chateaubriand, dans ses commentaires sur les dogmes, ne laissera pas d'en retenir quelque chose. Il tient enfin d'eux, et plus encore de leurs continuateurs — car après tout ces religieux travaillent pour la gloire de Dieu, non d'un pays —, la nostalgie d'un grand dessein patriotique. A-t-il rencontré, lorsqu'il préparait son voyage, Moreau de Saint-Méry, l'infatigable historiographe des colonies américaines, qu'il mentionne en passant ⁴, et qui représentait à l'Assemblée constituante les planteurs de Saint-Domingue ? À son retour d'émigration, l'a-t-il retrouvé, devenu officiellement historiographe de la Marine ? Le contraire surprendrait. « Si, par un dessein de la plus haute politique, le gouvernement français songeait un jour à redemander le Canada à l'Angleterre, ma description de la Nouvelle-France prendrait un nouvel intérêt » : cette phrase de la première Préface d'*Atala*, expurgée plus tard, ne ferait-elle pas écho, non seulement aux espoirs que suscitait la rétrocession de la Louisiane, mais aux vœux qu'exprimait depuis longtemps ce Moreau de Saint-Méry, époux d'une Louisianaise dont le père et l'oncle avaient fomenté une insurrection contre les Espagnols ? Ces vœux de désannexion n'excluaient d'ailleurs pas l'indépendance :

Que serait-il arrivé, écrira-t-il dans le *Voyage en Amérique*, si de telles colonies eussent été encore dans nos mains au moment de l'émancipation des États-Unis ? cette émancipation aurait-elle eu lieu ? notre

4. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 171.

présence sur le sol américain l'aurait-elle hâtée ou retardée? La Nouvelle-France elle-même serait-elle devenue libre? pourquoi non? Quel malheur y aurait-il pour la mère-patrie à voir fleurir un immense empire sorti de son sein, un empire qui répandrait la gloire de notre nom et de notre langue dans un autre hémisphère?⁵

Mais nos rivaux nous ont supplantés; et il poursuit, dans un passage que reproduisent les *Mémoires d'outre-tombe*:

Nous sommes exclus du nouvel univers, où le genre humain recommence: les langues anglaise, portugaise, espagnole servent en Afrique, en Asie, dans l'Océanie, dans les îles de la mer du Sud, sur le continent des deux Amériques, à l'interprétation de la pensée de plusieurs millions d'hommes; et nous, déshérités des conquêtes de notre courage et de notre génie, à peine entendons-nous parler dans quelque bourgade⁶ de la Louisiane et du Canada, sous une domination étrangère, la langue de Colbert et de Louis XIV: elle n'y existe que comme un témoin des revers de notre fortune et des fautes de notre politique.⁷

Chateaubriand, précurseur de la francophonie...

Il n'en fallait pas tant pour susciter l'admiration des Canadiens qui ont eu l'occasion de le lire, en ces temps où les échanges restaient espacés. C'est en 1826, avant la publication du *Voyage en Amérique*, que l'abbé Painchaud, fondateur du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, adressait à l'auteur du *Génie du christianisme* une lettre enthousiaste⁸: il versait, en le lisant, « d'abondantes larmes », il goûtait sa mélancolie et la « force irrésistible » de ses arguments; il voyait en lui à la fois « l'homme de la nature et celui de la religion »; il l'aimait, « errant parmi nos sauvages, chez qui, disait-il, j'ai erré pendant

5. *Voyage en Amérique*, dans *Œuvres complètes*, t. VII, p. 330-331.

6. Au singulier dans les *Mémoires d'outre-tombe*, au pluriel dans le *Voyage en Amérique*.

7. *Voyage en Amérique*, dans *Œuvres complètes*, t. VII; *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 252.

8. Publiée dans l'*Histoire du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière* de M^{re} Wilfrid Lebon (Québec, Charrier, 1948-1949, 2 vol. III.), et reproduite intégralement, entre autres, dans la *Vie de C.F. Painchaud* par N.E. Dionne (Québec, Léger, 1894, p. 375), avec la réponse de Chateaubriand.

huit ans, en qualité de simple missionnaire », et il l'invitait, au cas d'un nouvel exil, à venir partager ce qu'un « peuple d'amis et d'admirateurs » pouvait lui offrir : « un feu clair, des eaux limpides, une peau de castor et un ciel bleu ». Rien ne pouvait flatter davantage le destinataire, en lui confirmant qu'il rejoignait authentiquement une tradition.

*

* * *

C'est à montrer la nature de cette tradition que s'attache notre numéro spécial. Il ne s'agit pas uniquement des sources directes. Quand nous le savons, nous indiquons les auteurs que Chateaubriand a lus. Mais nous voudrions surtout faire ressortir le mouvement d'ensemble auquel ils se rattachent, c'est-à-dire l'apport littéraire de l'Amérique française avant même que cette dernière ne se fût individualisée.

Un apport littéraire, disons-nous; entendons-nous sur les termes. Ce n'est pas au mérite littéraire qu'aspirent les auteurs : s'ils y atteignent, c'est par accident; explorateurs ou religieux, ils visent à stimuler un intérêt actif en faveur du Nouveau Monde. D'autre part, ils n'y sont pas nés, et la plupart n'y ont fait que des séjours temporaires; ils publient en France, à l'intention du public français. Combien de lecteurs auraient-ils trouvés sur place? En 1706, d'après l'abbé Groulx, la population totale du Canada ne s'élevait qu'à 16 417 habitants; en 1756, elle en comptait 55 000, dont il faut défalquer les enfants; et les défricheurs avaient autre chose à faire que de taquiner les Muses. S'ils se délassaient, c'était par le folklore, chansons et contes; s'ils s'instruisaient, leurs prêtres et leurs religieuses y pourvoyaient, aussi bien sur le plan de l'esprit que sur celui des connaissances pratiques. Hormis un embryon de bourgeoisie dont Antoine Roy, dans son étude sur *les Sciences, les lettres et les arts au Canada sous le régime français*, analyse les bibliothèques, le clergé, dispensateur de cette instruction, formait le gros des lecteurs. Il n'en va pas différemment à la Louisiane, qui ne totalise en 1802 que 26 000 à 27 000 Blancs : « Une bibliothèque, en ce pays,

affirmait Berquin-Duvallon à cette date, est, je pense, presque aussi rare que le phénix, et, soit dans la ville, soit dans les campagnes, on ne trouve un choix de livres assortis, que chez un petit nombre de Français établis dans la colonie »⁹. De même aux Antilles, à cette exception près que les planteurs de Saint-Domingue, aussi bien que leurs affranchis et même leurs esclaves, ont la passion du théâtre (interdit au Canada depuis M^{er} de Saint-Vallier) et qu'aux succès du jour ils ajoutent quelquefois des improvisations du crû, mais restées inédites. Ce n'est pas aux colonies que les écrivains trouvent leur clientèle, c'est en Europe.

À cette clientèle, qu'apportent-ils ? Essentiellement des faits. Ils tracent le bilan des découvertes et des perspectives à venir. Les *Relations*, qu'inaugurent les Jésuites, se conforment à un schéma général : une première partie narrative, la deuxième descriptive, suivant un ordre presque immuable, et affectent souvent la forme épistolaire. Le titre de la série qui les continuera indique bien leur esprit : ce sont des *Lettres édifiantes et curieuses*. La place est faite à la curiosité ; mais on veut surtout édifier, par l'exemple de vertus héroïques. Champlain avait donné le ton :

Les palmes et les lauriers les plus illustres que les Rois et les Princes peuvent acquérir en ce monde, est que méprisant les biens temporels, porter leur désir à acquérir les spirituels : ce qu'ils ne peuvent faire plus utilement, qu'en attirant par leur travail et piété un nombre infini d'âmes sauvages (qui vivent sans foi, sans loi, ni connaissance du vrai Dieu) à la profession de la religion catholique, apostolique et romaine.¹⁰

Et cet idéal, d'après les Jésuites, est contagieux :

Tous les ans les vaisseaux nous apportent quantité de personnes qui viennent grossir notre colonie, écrit le P. Le Jeune dans la *Relation de 1637* ; ce nombre est mêlé comme la monnaie d'or et de faux aloi. Or il me semble que je puis dire avec vérité que le sol de la Nouvelle-France est arrosé de tant de bénédictions célestes, que les âmes nourries à la vertu y trouvent

9. Berquin-Duvallon, *Vue de la colonie espagnole du Mississipi*, Paris, (Berquin) Duvallon éditeur, Imprimerie expéditive, 1803, p. 206.

10. « Les voyages de la Nouvelle-France occidentale, dicté Canada », dans *Œuvres de Champlain*, Québec, Desbarats, 1870, t. V, p. 8.

leur vrai élément, et partant s'y portent mieux qu'ailleurs ; pour celles que leurs vices ont rendus malades, non seulement elles n'empirent point, mais bien souvent venant à respirer un air salubre et bien éloigné des occasions suspectes, changeant de climat, elles changent de vie, et bénissent cent mille fois la douce providence de Dieu, qui leur a fait trouver la porte de la félicité, où les autres n'appréhendent que des misères.

Au début, les missionnaires rêvent de fonder une communauté semi-religieuse à l'instar du Paraguay, et ce n'est pas un hasard si plus tard leur meilleur historien, Charlevoix, acheva son œuvre en écrivant l'*Histoire du Paraguay*, après celle de la Nouvelle-France ; et sans doute le commerce des fourrures attire des entreprises moins désintéressées, et surtout ailleurs, en Louisiane, aux Antilles, qui se peuplent au siècle suivant, la même vertu ne règne guère ; il n'en reste pas moins que les appels ne s'adressent nulle part aux convoitises vulgaires mais aux sentiments les plus généreux.

Voilà pour l'aspect édifiant de cette littérature. Quant à la curiosité, elle porte avant tout sur les Sauvages. Chinard encore a montré comment elle s'insère dans tout un courant « primitiviste », de Montaigne à Rousseau, et j'y suis revenu dans le chapitre préliminaire de mon *Histoire littéraire de l'Amérique française*. Les Européens tombent en arrêt devant ces hommes si différents d'eux, un peu comme aujourd'hui nous le faisons devant les Africains : les étrangetés, le pittoresque les surprennent, ils s'apitoient sur les misères, mais ils ont aussi la notion d'une spontanéité rafraîchissante ; de même que la « négritude » apporte un complément à notre « francité » et que le Tiers Monde nous donne à réfléchir sur ce que notre civilisation de l'abondance peut avoir d'excessif et de désordonné, ces peuples nus, ignorants du *tien* et du *mien*, évoquent une image de l'âge d'or et prêtent aux remontrances des moralistes. « Les moustaches se portent en France aux côtés de la tête, écrit en 1658 le P. Ragueneau ; les femmes Sauvages les portent sur le derrière, ramassant leurs cheveux en un petit paquet, qui pend sur leurs épaules. Jugez maintenant

qui a perdu, ou qui a gagné. Chacun croit sa mode la plus belle. » Et, pour en venir à des considérations moins futiles, le P. de Quen, dans la *Relation de 1656*, constate et déplore l'universalité de la guerre: « Les Sauvages chrétiens se demandent pourquoi ceux qui sont baptisés au-delà de la Mer [c'est-à-dire en Europe] se font la guerre les uns aux autres, au lieu de les venir secourir contre ceux qui les empêchent d'être instruits et de croire en Dieu paisiblement, et qui font mourir les Croyants. »

Pour en déduire la supériorité de « l'homme de la nature », il faudrait tronquer les textes, en taisant tout ce qu'ils mentionnent d'immoralités et d'atrocités. Le dix-huitième siècle, en France, franchira ce pas, après un non-conformiste, le baron de Lahontan, et celui-ci, que Chateaubriand se garde de nommer, peut avoir eu quelque influence sur ses projets initiaux, lorsqu'il ne se souciait pas encore de célébrer la religion mais partait vers les solitudes et leurs sauvages habitants. Lahontan, qui publie après son retour et dont les *Dialogues* ont été remaniés par son éditeur, le réfugié huguenot Gueudeville, est d'ailleurs peu représentatif, mais chez les voyageurs ultérieurs de Louisiane, Le Page du Pratz ou Bossu, l'apologétique disparaît. Il reste la peinture de mœurs insolites, la transcription des harangues qui s'échangeaient autour du calumet de la paix, et que déjà les élèves des Jésuites de Québec, recevant en 1657 le vicomte d'Argenson, s'étaient amusés à imiter: cette éloquence, mêlée quelquefois bizarrement de fleurs mythologiques et d'allusions chrétiennes, ressemble aisément à une parodie, mais longtemps on la prend très au sérieux, et le style des *Natchez* s'en ressent. Leur merveilleux hybride doit-il d'autre part quelque chose au *Christophe Colomb* de Nicolas Bourgeois¹¹? Nous ne citerons rien, non vraiment, de cette épopée écrite par un colon de Saint-Domingue, elle est trop mauvaise: mais les idées de la Préface en annoncent la théorie, et Chateaubriand n'avait pas besoin de feuilleter l'ouvrage au-delà des pages 5 et 6 pour

11. Nicolas Bourgeois, *Christophe Colomb ou l'Amérique découverte* (poème), Paris, Moutard, 1773, 266 p.

y trouver le thème d'une Amérique tenue « en réserve » par les desseins de la Providence, ce thème qu'il développe au début de son livre V. À ce moment la littérature d'outre-mer s'est laïcisée : la perte du Canada ampute l'Amérique française des régions qu'avait ensemencées l'Église, celles qui lui restent sont mises en valeur par une génération mercantile (déjà Voltaire, dédaigneux des « arpents de neige », avait poussé dans cet esprit à spéculer sur la Louisiane) ; les lettres et les arts profanes commencent à soupçonner que le Nouveau Monde peut leur offrir des beautés qui les rajeuniraient.

AUGUSTE VIATTE